

LE MYTHE DE LA CITÉ DE DIEU :

THÉOPOLIS ET BELO MONTE.

Donc deux amours ont basti deux
citez :
l'amour de soy-mesme jusques au
mespris de Dieu ;

& la Celeste
l'amour de Dieu jusques au mespris
de soy-mesme.

Augustin d'Hippone, *De la Cité de
Dieu*, XIV, 28, 1.¹

Introduction

Le mytheme² de la cité de Dieu, inséparable par sa propre signification de l'idée même de paradis, que celui-ci fût terrestre ou purement spirituel, et directement assimilable dans ses représentations à la Jérusalem céleste, comme sublimation de la Jérusalem terrestre, possède dans l'histoire de l'imaginaire un champ d'application particulièrement large et plus encore une longévité extraordinaire. Il circule depuis le V^e siècle de l'ère chrétienne, où naît, entre autres, le paradigme, sous la plume vénérable de saint Augustin, évêque d'Hippone, jusqu'à l'orée du XX^e siècle, où on le voit ressurgir dans ce que l'on a appelé pour simplifier les mouvements messianiques

¹ «*Fecerunt itaque civitates duas amores duo : terrenam scilicet amor sui usque ad contemptum Dei, cælestem vero amor dei usque ad contemptum sui.*»

Original latin, édition de Paris, Firmin Didot, 1862, p.446. Traduction française de De Ceriziers, Paris, Pierre Le Petit, 1655, p. 449 [Donc deux amours ont bâti deux cités : l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu [la cité de la Terre], et la [cité] Céleste, au mépris de soi-même].

² On appelle mytheme la structure mentale universelle qui fait qu'on imagine autour d'un personnage, d'un site ou d'une simple histoire (*muthos*, en grec signifie récit) une affabulation plus ou moins développée. Voir par exemple le mythe d'Edipe ou celui de l'Atlantide. La mythogenèse est l'étude de l'origine et du fonctionnement intellectuel de cette structure.

brésiliens. Il saute donc allègrement les siècles et les continents, pour peu qu'une géographie propice, faite d'isolement semi-désertique ou de montagnes peu accessibles, lui offre un terrain à sa mesure. Il est assimilable en cela à l'utopie et plonge ses racines au plus profond de la quintessence humaine.

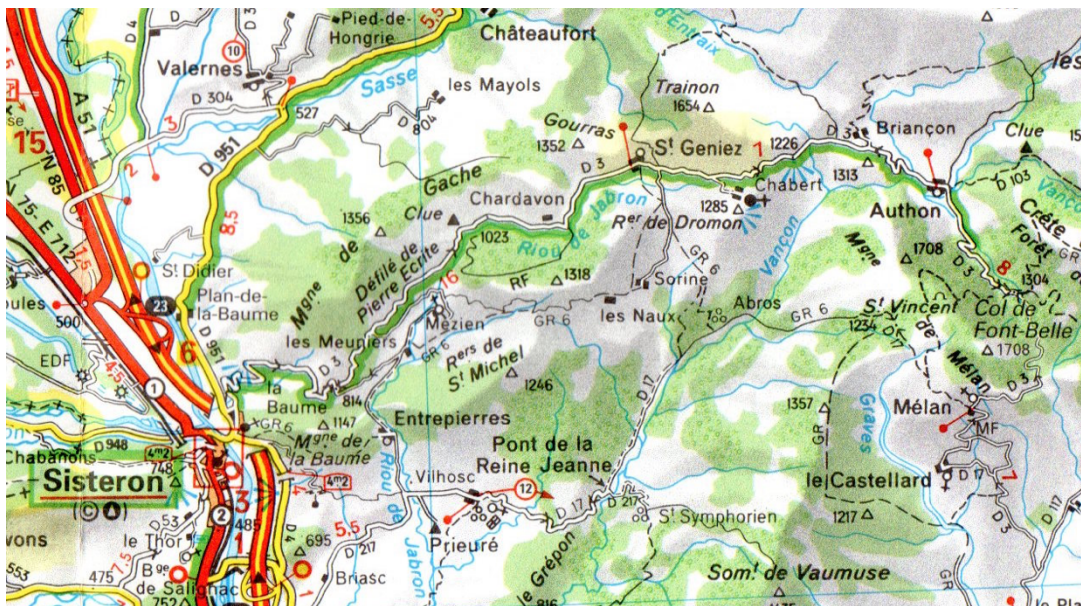
Cet article a pour but de mettre en évidence une corrélation qui n'a jamais été faite entre une mystérieuse «Théopolis», créée un jour en Haute Provence par un citoyen romain du V^e s., du nom de Dardanus, et la «Nouvelle Jérusalem» des pauvres, tout à la fois mythique et militairement bien réelle, qui se développa dans l'intérieur de l'État de Bahia, au Brésil, dans les années 1892-1897, sous le nom de Belo Monte, «la belle montagne», lieu-dit généralement plus connu à travers le toponyme de Canudos, une appellation qui s'est d'ailleurs maintenue dans la dénomination actuelle.

Cela étant, procédons tout d'abord par ordre en présentant lieux, histoire et caractéristiques majeures de ces deux expériences humaines, qu'il paraît audacieux à première vue de rapprocher à quatorze siècles de distance, mais dont on verra que les étranges similitudes, comme les notables différences d'époque et de sociologie, modèlent finalement une intime cohérence.



1. Le décor : état des lieux et leur histoire

Les curieux qui visitent les environs de la ville de Sisteron et qui auront admiré, outre la Baume et la Citadelle, les orgueilleux rochers de Pierre Impie, ainsi nommés pour avoir abrité jadis une place forte sarrasine, ne sont pas pour autant au bout de leurs découvertes en matière de sites naturels et/ou historiques inattendus. À quelques kilomètres à peine, sur l'autre rive de la Durance, ils rencontreront l'étrange défilé dit de Pierre Écrite, où demeure inscrit dans la roche un texte latin datable du V^e s. de l'ère chrétienne. Même s'ils ne sont pas latinistes, ni spécialistes de l'épigraphie latine, ils n'auront aucune peine à en trouver une traduction, qui a été largement diffusée, ne fût-ce que dans les guides touristiques, et qu'ils retrouveront à la fin de cet ouvrage.



Saint-Geniez et la vallée du Riou de Jabron

Ils sauront ainsi qu'un certain Dardanus, néanmoins «préfet des Gaules», flanqué de sa digne épouse, a ouvert là une route, qui conduisait à ses propriétés au nom mirifique de Théopolis. Il a fait graver cette stèle pour que le souvenir en soit impérissable.

Dardanus. Ce nom sera sans doute agréable aux oreilles averties des amateurs d'opéras baroques, mais le «*prætor*» romain n'a rien à voir avec le personnage mythologique, fils de Zeus et d'Électre⁴. On rappelle toutefois que le Bas Empire romain était très friand de références grecques, une résistance culturelle sans doute, quand se profilaient un peu partout les Alaric, Athaulf et même Attila!

³ Cf. Bernard Emery, *Les Moines pétrifiés ou la légende des Sarrasins dans le Sisteronais*, Grenoble, UGA Éditions, 2020.

⁴ Même si, pour certains, il s'en soit réclamé (cf. Chatillon, 1943).



Photo ancienne du Défilé de Pierre Écrite (1908),
reproduite par Philippe Nucho-Troplent (cf. Bibliographie)



L'inscription de Pierre Écrite

Or, que dit le texte gravé par Dardanus, qui a bravé les âges, en pleine montagne, dans les Préalpes du Sisteronais, au relief austère et tourmenté ? On y raconte que le susdit, «*praetor inlustris*», dont on connaît par ailleurs le rôle politique dans ce qui reste de l'Empire romain, autour de la ville d'Arles, Arelata disait-on alors, a fait ouvrir à ses frais une route dans ce coin désolé pour accéder à une mystérieuse Théopolis, une cité de Dieu, à la grecque, cela tombe sous le sens.

Si l'on exclut l'énoncé des titres et l'aspect traditionnellement élogieux, le message laissé à la postérité est que Dardanus et les siens, «*loco cui nomem theopoli*», «en un lieu nommé Théopolis», «*varium usum caesis utrimque montium lateribus praestiterunt*», «firent ouvrir un accès des deux côtés de la montagne», «[et] *muros et portas dederunt*», «y construisant murs et portes», «*quod agro proprio constitutum*», et ce «sur des terres de leur propriété».

Un observateur détaché, voire incrédule, pourrait entendre tout simplement, et dans un premier temps, que ce Dardanus, qui devait se considérer comme un personnage important dans la romanité nouvellement chrétienne, et qui apparemment l'était (Cf. Chatillon et *alii*), a voulu laisser sa marque et le nom de sa propriété, qu'il a baptisée orgueilleusement Théopolis, rien moins que Cité de Dieu. Il n'aurait fait en somme rien d'autre que ce qu'a fait, peut-être à la même époque, un certain Clémens, autre citoyen romain, qui avait fondé une «villa», autrement dit un domaine agricole, à quelques kilomètres de là, dans la vallée de la Sasse⁵. Le lieu s'appelle aujourd'hui Clamensane, autrement dit Clementiana [Villa], et il persiste effectivement sur un des ruisseaux de la localité un pont de pierre, réputé être pont romain⁶.

C'est par exemple l'opinion d'Etienne Garcin, un connaisseur avisé et pragmatique du terroir provençal :

Ce chemin fut ouvert par Dardanus, préfet du prétoire d'Arles, afin de pouvoir arriver plus facilement dans une de ses terres, où il voulait se fortifier, de manière à se faire respecter des peuples barbares qui menaçaient d'envahir la Gaule narbonnaise. Il paraît qu'il effectua son projet sur une hauteur connue alors sous le nom de Théus⁷ et, dans la ferme conviction que les dieux préserveraient de tout accident qui mettrait sa confiance en eux, il leur consacra sa maison de campagne fortifiée, qui aurait pu devenir une ville, si les habitants de la contrée fussent venus s'y réfugier (Garcin, 1835, pp. 432-433).

On objectera que Garcin fait abstraction du fait que Dardanus était chrétien, ce qui, il est vrai, n'apparaît pas dans l'inscription.

⁵ Actuellement, on dit plutôt le Sasse (torrent du Sasse).

⁶ Dans cette optique, Jean Barraol (Barraol, 1975) cite plusieurs lieux, toujours dans la même région, dont le nom dérive de ce type d'implantation, y compris même à Saint-Geniez, où l'on s'accorde généralement à situer ce qui aurait été Théopolis.

⁷ Il existe bien un lieudit de Théus dans le terroir supposé de Théopolis. Le nom renvoie inévitablement à Dieu, et n'est pas seulement la traduction en patois du rocher de Dromon, comme certains l'ont dit aventureusement. Toutefois, le toponyme est fréquent dans les Alpes provençales et peut provenir d'une racine celtique sans rapport avec l'hellénisme supposé... d'où Dardanus aurait tiré Théopolis.

En effet, l'affaire se complique, et prend une tout autre dimension, dès lors que l'on apprend que ce patricien romain a été en contact épistolaire avec Augustin, évêque d'Hippone, et Jérôme de Stridon, alors fixé à Jérusalem, deux saints réputés de la chrétienté. Or de quoi était-il question dans cet échange épistolaire avec les saints pères de l'Église, que sont Augustin et Jérôme? Rien moins que de problèmes théologiques et, entre autres, celui qui se réfère à l'emplacement supposé du paradis, qu'il fût terrestre ou céleste, ou les deux à la fois, ce qui renvoie non seulement à la cité de dieu augustinienne, mais plus largement à la fameuse Jérusalem céleste, venue des prophètes de l'Ancien Testament et si brillamment reprise par Jean, l'évangéliste, dans son *Apocalypse*. Dès lors comment ne pas voir dans cette Théopolis une aventure spirituelle à prendre beaucoup plus au sérieux. Notons, au passage, que tout ce que l'on sait de Dardanus provient de ses illustres correspondants... et de l'un de ses successeurs à la préfecture des Gaules, un certain Sidoine Apollinaire, au nom chantant et poétique, par ailleurs évêque de Clermont, lequel apparemment ne l'aimait guère (voir également Chatillon, Barruol, et bien d'autres).

On aurait donc, à une époque d'anarchie générale et de destructions massives, une tentative très intéressante et très concrète de restructuration de la cité chrétienne, alors que Rome, elle-même, est mise à sac par les païens, et que saint Augustin, par exemple, meurt dans Hippone assiégée par les Vandales. Historiquement, l'Église sera assez forte pour maintenir le christianisme au-delà des grandes invasions. En ce sens, le baptême de Clovis, vers 496, est une date-clé, hautement significative. Certes, comme on le verra par la suite, le concept de Cité de Dieu va bien au-delà d'un simple réflexe de sauvegarde des acquis spirituels et politiques, mais on ne peut exclure que l'appel à la résistance au nom de la civilisation devenue chrétienne ait pu aussi se traduire par des expériences comme celle de Dardanus. Souvenons-nous que la grande aventure politique de l'Église de Pierre a été, pour l'Histoire, la conquête de l'Empire. Or, la victoire acquise, voici que l'Empire s'effondre! Les décrets de Dieu sont vraiment insondables.

Il s'ensuit que les exégètes les plus anciens de cette mystérieuse Théopolis, dont le très précieux Honoré Bouche, prévôt de Chardavon, l'antichambre en quelque sorte de Saint-Geniez, n'ont eu de cesse de retrouver les vestiges de cette ville mirifique. Bouche a longtemps hésité entre la vallée de Thoard, du côté de Digne, et celle de Saint-Geniez, dont le site, à l'évidence, avec le somptueux rocher de Dromon, se prêtait mieux à une extrapolation mystique :

Mais il est à remarquer, que quoy que nous y ayons en quelque façon conclu, que cette ancienne ville Theopolis [...] soit plus vraysemblablement le lieu de Thoard, pour les raisons que nous avons dites. Neantmoins quelques-uns estiment que considérant bien à la disposition & qualité de la contrée, il y a très grande apparence que cette ville de Theopolis, fût à cet endroit, où est maintenant l'Hermitage de Notre-Dame de Trenon, terroir de Dromon & de Saint Genyeis ; où il y a des vestiges d'une très grande ville, & où l'on découvre tous les jours des Médailles d'or et d'argent⁸ : & à l'entour de cet Hermitage de la distance d'un quart de lieue, ou de demy lieue, il y a cinq, ou six villages, ou hameaux, comme Dromon, Saint Genyeis, le Verger, la Forest, Abbroues, & la Robine, qui pourroient avoir été composées du débris de cette ville... (Bouche, 1664, p. 570)⁹.

⁸ L'expression est sans aucun doute exagérée, sinon tous les Sisteronais se seraient précipités.

⁹ Nous avons volontairement conservé l'orthographe d'époque, qui en l'occurrence ne présente pas de grosses difficultés de lecture.

Il n'est donc pas infondé d'admettre que Dardanus ait pu être à l'origine d'une mise en pratique de la Cité de Dieu; le lieu et l'époque s'y prêtaient, si ce n'est l'inspiration venue d'un maître à penser¹⁰.



Transportons-nous maintenant au Brésil, quatorze siècles plus tard, dans l'État de Bahia, et plus spécialement dans la zone semi-aride de ces vastes contrées (voir cartes), et intéressons-nous à une étrange figure, celle d'un certain Antoine Vincent Maciel, un homme ayant eu accès à la culture et même lettré d'une certaine manière, qui connut dans sa jeunesse un existence plutôt difficile, marquée notamment par des malheurs conjugaux, une situation toujours problématique dans un pays fortement machiste. Cet Antoine Maciel décida alors de parcourir ce qu'on appelle le «sertão», on pourrait dire la garrigue en provençal francisé, et d'apporter la bonne parole aux paysans pauvres, les paysans sans terre, que l'on connaît encore dans le Brésil contemporain. Ce n'était pas un prophète à proprement parler, ni un évangéliste, mais celui qui apportait aux déshérités, soumis à la loi impitoyable des grands propriétaires terriens, une forme de consolation dans l'espérance du Christ (souvenons-nous du «*consolament*» cher aux Cathares), d'où son nom d'Antônio Conselheiro, Antoine des bons conseils. Ses prédications connurent assez rapidement un succès stupéfiant et bientôt une foule chaque jour plus nombreuses se joignit à lui. C'est alors qu'il décida de fonder une communauté dans une sorte de vaste amphithéâtre entouré de moyennes montagnes et plus ou moins irrigué par un fleuve intermittent, le Vasa Barris. Ce lieu portait le nom de Canudos, où existaient les vestiges d'une ancienne propriété abandonnée, qu'il rebaptisa Belo Monte, la Belle Montagne. On était aux alentours de 1892 et le Brésil venait de connaître trois ans plus tôt une révolution fondamentale avec la fin de l'Empire, dernier héritage de la dynastie portugaise des Bragance, et l'instauration d'une république moderne et positiviste, selon l'inspiration d'Auguste Comte. Ces circonstances expliquent en grande partie la suite des événements, et notamment ce qui est resté dans les mémoires sous le nom de la Guerre de Canudos.

¹⁰ On peut ajouter que Dardanus, selon les sources les plus sérieuses, était un néophyte. Il n'est pas exclu qu'en tant que tel il se soit livré à une surenchère sur les canons de sa nouvelle religion, comme cela s'est souvent vu (cf. les questions «naïves» posées à saint Augustin et à saint Jérôme).



Situation de Canudos/Belo Monte, au Brésil

Toutefois, ce qui nous intéresse ici n'est pas le contexte historique, certes fondamental, mais la portée spirituelle et mythique de l'expérience de Belo Monte. Non seulement l'implantation sur les rives austères du Vasa Barris fut une extraordinaire réussite humaine, mais bientôt la «nouvelle Jérusalem»¹¹ du désert draina vers elle un nombre toujours plus important de «sertanejos», les ruraux dirait-on. Comme on le verra plus en détails, elle devint ainsi rapidement un péril pour la structure même de la société latifundiaire de l'intérieur du Brésil. Il se créait en effet, et vaille que vaille, une société christique égalitaire, ayant banni y compris la circulation de l'argent et remontant aux arcanes bibliques de Capharnaüm, sur les bords du lac Tibériade.

La destruction finale de Belo Monte eut lieu le 6 octobre 1897, peu de temps après la mort (de dysenterie) d'Antoine, dit le Conseiller, survenue le 22 septembre, mais l'épisode historique resta profondément gravé dans la mémoire collective de ce

¹¹ Il est à noter que le terme n'apparaît pas en tant que tel dans les écrits et autres «prophéties» supposés être d'Antoine, le Conseiller, mais il revient régulièrement sous la plume des nombreux commentateurs (cf. Levine, Cunha-E, etc.).

pays, un peu comme le fut, toutes proportions gardées, le souvenir brûlant de la Commune de Paris, en 1871. On n'écrase pas impunément une révolte populaire, qu'elle soit religieuse ou libertaire. Dans son ouvrage monumental resté célèbre dans la littérature brésilienne, l'écrivain Euclides da Cunha, qui pourtant au départ avait un préjugé très défavorable contre les «fanatiques» de Belo Monte, finit par avouer qu'il y avait là un véritable crime, après avoir assisté à l'épilogue impitoyable des combats (cf. Cunha-E, 1993, p. 491)¹².

Au début des années 50, après l'échec d'une tentative de peuplement traditionnel du site de Canudos¹³, le gouvernement populiste du célèbre Getulio Vargas, arrivé au pouvoir par un coup d'état très latino-américain et, on l'imagine, assez au fait des manipulations des mentalités, décida de noyer ce souvenir sulfureux sous un lac artificiel, se méfiant sans aucun de l'aura d'Antoine, le Conseiller, demeurée intacte. Mais miracle divin ou simple effet des variations climatiques, le barrage en question, mis en eau seulement en 1969, s'est peu à peu asséché, au point que dès 1995 des fouilles archéologiques ont permis de retrouver les restes de l'ancien Belo Monte. Nous avons pu les visiter à pied sec en 1999. On a d'ailleurs créé sur le site même un petit parc commémoratif, avec l'effigie du fameux Antoine Maciel, ce qui rend peu probable une prochaine immersion lacustre.

Dès lors une question pertinente doit être absolument posée : quel rapport existe-t-il entre les pouilleux de Canudos et un aristocrate romain, flanquée de sa très digne épouse? La réponse est au centre de notre étude et elle est la suivante : que vous soyez puissants ou misérables, l'imaginaire, structure humaine, on dira anthropologique, par excellence, obéit partout aux mêmes lois, au-delà du contexte social, de l'environnement culturel et, cela va sans dire, de l'époque historique, lesquels, bien sûr, vont façonner d'une manière différente les expériences issues d'une même inspiration religieuse et idéologique. Il faut se souvenir, par exemple, que d'un bout à l'autre du monde on constate une coïncidence remarquable entre les mythes, qu'ils fussent d'origine européenne ou orientale (cf. *Mythologie maritime, dieux et monstres*, Nagoya, 2004).



¹² Le premier grand auteur à avoir écrit sur Canudos. Envoyé sur place comme journaliste, il en a tiré un chef d'œuvre de la littérature brésilienne, *Os Sertões (Hautes Terres)*, dans l'une des traductions françaises. cf. Cunha-E).

¹³ Les restes de l'église de cette nouvelle implantation éphémère sont encore visibles, légèrement en amont du site de Belo Monte proprement dit.

2. «Sur la terre comme au ciel» : un vaste problème de formes et de localisation

Le judéo-christianisme, comme toute religion, est prisonnier de ses mythes, ces mêmes mythes évoqués plus haut. À partir du moment où il est créé un paradis terrestre, qui ontologiquement ne peut pas être séparé du paradis céleste, réservé aux élus après leur mort, sous l'aspect de la vie éternelle, il y a là une ambiguïté sémantique, dans laquelle, bien évidemment, l'imaginaire va s'engouffrer. Et il faut toute la duplicité de l'Inquisition portugaise pour arriver à condamner comme hérétique et relaps, en 1744, le malheureux Henequim, fils d'un protestant hollandais (cf. Carvalho, 2016), lequel prétendait que le paradis terrestre se trouvait quelque part dans les immensités tropicales du Brésil, et, qui plus est, sinon par voie de conséquence, que le royaume du Christ, fin suprême et eschatologique de la religion chrétienne, était, ou au moins serait, également au Brésil, sous la forme du mythique Quint Empire annoncé, entre autres, et en plein milieu du XVII^e s. par le fameux Antoine Vieyra, visionnaire jésuite, auteur de sermons magnifiques dans le genre de ceux de Bossuet (cf. Emery, 2015).

Dans l'optique augustinienne, la notion de cité de dieu est relativement claire, elle oppose le monde chrétien aux flots incessants des barbaries païennes qui l'assaillent de tous côtés en cette époque troublée, c'est le moins qu'on puisse dire, qu'est le V^e s. Elle représente, ce que sera plus tard l'Ouma chez les Musulmans, c'est-à-dire la communauté des croyants face à la nuée païenne. Mais peut-on la séparer, y compris et toujours dans une perspective eschatologique, de la vieille et double image de la Jérusalem terrestre tout autant que céleste? De la même manière, l'évocation d'une ville mythique, à tous égards, la Jérusalem figurant au centre du monde dans l'ancienne cartographie chrétienne, ne peut que se rapprocher d'un autre lieu mythique également situé sur terre et au ciel, le paradis. Dans ce polypier d'images, pour reprendre une expression consacrée, viennent se greffer celles qui naissent de l'ambiguïté fondamentale des deux paradis, des deux édens, le terrestre et le céleste, le matériel débordant sans cesse sur le spirituel et inversement. Si l'on ajoute à cela la nostalgie de ce qu'on a appelé l'Âge d'or, ou plus simplement la juste aspiration au bonheur, on entre dans une structure mythique particulièrement riche et de ce fait pour le moins fascinante, à tous points de vue, qui ne peut que ravir, au sens fort et ancien, le croyant.

Joseph Dheilly résume d'une manière qui nous paraît pertinente cette imbrication qui aboutit à la finalité suprême :

Jérusalem a pris une valeur messianique hors pair parce qu'elle a été le séjour de Jésus qui l'a visitée (Lc, 19,44) et qui a accompli l'œuvre du Salut au Golgotha, parce qu'elle a été le lieu de la fondation de la communauté messianique et le point de départ de l'apostolat qu'elle a exercé en vue de la conquête du monde (Lc, 24, 47) (Dheilly, 1964, p. 586).

Dans cette perspective et pour reprendre l'image des fleuves qui partent dudit paradis, et qui représente la Vie, tout le Moyen Âge sera irrigué de cette vision

paradisique, aussi bien dans les représentations picturales que dans les légendes littéraires. Et l'on peut citer à ce propos un très beau conte médiéval portugais sans auteur connu, celui d'un certain Amaro, homme bon et sincèrement croyant, qui sera admis un jour, par l'intercession divine, à contempler ledit paradis terrestre, après un voyage maritime extravagant au milieu d'îles merveilleuses, et incluant rien moins qu'une traversée biblique de la Mer Rouge! (cf. Nunes, 2008).

Arrivé à ses fins après d'incroyables tribulations (le paradis doit se mériter), voici ce que voit Amaro :

Quand il fut arrivé au milieu de la montagne, Amaro découvrit le plus grand, le plus haut, le plus beau château qu'il y eût au monde. Ce château se trouvait dans une grande plaine au-dessus des montagnes, et il était si grand qu'il fallait, pour en faire le tour parcourir cinq lieues. Tout le château et les tours étaient en marbre et en pierres précieuses, les unes blanches, les autres vertes, d'autres rouges, d'autres noires. Il y avait cinq tours si hautes qu'on ne pouvait s'en faire une idée. De chacune de ces tours sortait une rivière qui allait vers la mer, sans se mêler aux autres (Nunes, 2008, p. 207).

On notera d'ailleurs que dans l'optique de la légende d'Amaro, le paradis terrestre découvert est inséparable de l'autre, puisque le gardien des lieux autorise Amaro à voir, mais lui interdit d'entrer. Il n'entrera de fait qu'après sa mort, qui est proche, puisqu'il se sépare alors définitivement de ses compagnons de voyage, après sa vision paradisiaque, synonyme de finitude.



La Jérusalem céleste : tapisserie dite le l'Apocalypse
(Musée d'Angers, XIV^e s.)

Telle est bien la ville, ou le grand château, «avec portes et murs» que Dardanus a sans doute tenté de construire près du rocher de Dromon. Le campement de la foule drainée par Antoine, le Conseiller, sera beaucoup plus hétéroclite, il n'aura pas la grandeur architecturale de la vision d'Amaro, mais créé dans l'anse mythique du Vasa Barris, il va remplir la même fonction. Car l'idée étant une chose, les prémices de sa réalisation concrète doivent s'appuyer sur un site favorable, à la fois par son isolement et par sa beauté prégnante propre à susciter la transcendance. Dieu sans panthéisme s'étiole et se perd dans l'aridité intellectuelle.

Ce n'est pas un hasard si l'un des meilleurs exégètes du «massacre» de Canudos, Robert M. Levine, professeur à l'Université de Californie, a intitulé le chapitre central de son étude la «Nouvelle Jérusalem» (cf. Levine, 1995).



La Cité de Dieu selon Zurbarán
(*La Vision de saint Pierre Nolasque*, 1626, Musée du Prado, Madrid)



3. Symbiose de la nature et de la spiritualité : la fascination des lieux mystiques (*locus cui nomen deputatus*)

Les exégètes modernes les plus sérieux de Théopolis, notamment l'abbé François Chatillon, se sont posés la question du sens réel du mot «*locus*», dans la phrase essentielle «*loco cui nomen Theopoli*» ; et il est assez bien établi que ce terme doit être pris dans son sens religieux, qu'il a, semble-t-il, parfois. De notre côté, nous serions tenté de faire un autre rapprochement, mais cette fois-ci avec l'exégèse littéraire. Dans ce domaine, notamment à l'époque baroque ou dite classique, on utilise l'expression latine «*locus deputatus*» pour désigner le lieu choisi, le lieu propice au développement de l'action, qu'elle soit romanesque ou théâtrale. Pour que la cité de Dieu puisse commencer à exister quelque part, il faut donc tout d'abord lui trouver un lieu propice, c'est très exactement ce qui s'est passé pour Théopolis et Belo Monte.

En ce qui concerne Théopolis, tous les visiteurs, y compris les plus anciens, qui ont fait le voyage à cheval, ont été saisis par la beauté des sites qu'ils découvraient après avoir franchi le défilé de Pierre Écrite et l'échancrure de Chardavon, débouchant ensuite dans le site même de Dromon/Saint-Geniez



Le site grandiose des deux rochers de Dromon et Dromonet, en face de Saint-Geniez

Ce lieu propice¹⁴, outre sa beauté et, pour le moins sa prégnance, renvoie, bien entendu, à la vaste question du désert, comme lieu de rencontre avec l'au-delà (cf. notamment Barruol, 1975, p. 48)

À ce propos, les fondements telluriques des grandes religions ont été largement explorés et débattus. Mais le désert, où Dieu certes se manifeste, ne saurait se suffire à lui-même. Le Goff, entre autres, a bien montré comment l'essor nouveau de la ville au Moyen Âge fait glisser l'image restituée de la ville sur la barbarie primitive et originelle de la nature (cf. Le Goff, 1985, pp. 242 *et sq.*). On ne voit pas ce qui empêcherait, à diverses époques et en des lieux particulièrement attirants, des communautés de croyants, et plus seulement des anachorètes isolés, de tenter collectivement d'effectuer le même parcours initiatique pour se rapprocher directement de la divinité et communier avec elle. C'est ce qui nous semble être au centre de l'aventure mystique, aussi bien de Dardanus et de ses proches que d'Antoine Maciel et de ses affiliés.

Toutefois, ni la vallée du Riou de Jabron, ou du Vançon¹⁵, ni celle du Vasa Barris ne sont simplement et uniquement des déserts. Outre ce que leurs habitants peuvent y apporter, ce sont, comme on dira plus tard, dans d'autres contextes, des lieux inspirés, où souffle l'esprit.

Mais alors, va-t-on se demander, pourquoi n'a-t-on rien trouvé de sérieux du côté de Saint-Géniez-Chardavon ? Belo Monte fut détruit de fond en comble par l'armée brésilienne, on le sait, mais Théopolis ?

Sachant que l'on a bien retrouvé un jour les restes de la mythique Troie, ceux aussi de l'historique Alesia (mais pas forcément d'ailleurs à Alise-Sainte-Reine), comment se fait-il qu'il ne soit rien resté des «*muros et portas*» dont parle le texte gravé de Pierre Écrite ? Si l'on exclut d'improbables cataclysmes ou des divagations stratosphériques, auxquels on a pu parfois être tenté de croire, il faut se rendre à l'évidence, il n'est rien resté de probant, et les nombreuses médailles d'or et d'argent, évoquées par Honoré Bouche (voir plus haut) ne changent pas grand-chose à la constatation finale. Elles ajoutent sans doute un peu d'imaginaire et c'est bien dans ce sens-là que tout converge.

À ce propos, le peintre anonyme de la petite localité du Poët, proche de Saint-Geniez, en moyenne Durance, ne s'y est pas trompé, peut-être inspiré par Zurbarán ou par d'autres sources semblables. Voisin immédiat de Théopolis, et de toute évidence connaissant la légende, il a peint en abyme dans un tableau représentant un saint Joseph très conventionnel, une cité fantastique, aux murailles crénelées, dans la meilleure tradition des représentations de la Jérusalem céleste (cf. Philibert, 2007, pp. 71 et 167). L'aventure de Dardanus est au premier chef une aventure spirituelle, qui a pu effectivement se traduire par une implantation éphémère entre les deux rochers de Dromon, en un lieu ostensiblement biblique¹⁶. Mais très probablement rien d'autre. Ne cherchons pas les vestiges d'une basilique, de thermes et pourquoi pas d'un cirque, le

¹⁴ Ajoutons que le fameux rocher de Dromon (nom celtique et ancien) abrite en son sein un très curieuse chapelle, dont la crypte atteste la présence de rituels archaïques, en l'occurrence la pierre de la fécondité.

¹⁵ Les deux cours d'eau qui ensèrent le Rocher de Dromon (cf. Nucho-Troplent).

¹⁶ Jean Barruol, qui donne une interprétation rationnelle et intelligente, pense à un «*castrum*» autour du rocher de Dromon, préfiguration de l'époque féodale à venir (Barruol, 1975, p. 47). Mais les quelques traces sont très incertaines...

tout bien sûr à la romaine. Le mystère de Théopolis ne se résout que par référence à l'imaginaire.

Il est certain, par contre, qu'une expérience comme celle de Dardanus, si elle a eu lieu, bien entendu, ne peut être qu'une préfiguration de l'essor prodigieux du monachisme, si caractéristique de toute le Moyen Âge à venir. *Conventus*, signifie, bien entendu rassemblement, au même titre que *religio*, ce qui relie les uns et les autres. Il se trouve cependant que la multiplication des petites cités de dieu va se faire sous le signe de la fragmentation et surtout sur un mode élitiste, pour le moins au niveau de la culture. La grande force de la résurgence brésilienne du mythe est qu'elle est profondément populaire.



Dans le cas de Belo Monte, on sait très bien, en effet, ce qui s'est passé, et on verra plus loin la conclusion que l'on peut en tirer. Mais dans un premier temps, la même démarche portant sur la symbiose entre le lieu et les évènements peut être suivie.

Le visiteur ne peut manquer d'être frappé par la beauté hiératique du lieu. Les montagnes qui entourent l'amphithéâtre du Vasa Barris ont été souvent exagérées dans les gravures d'époque. Il n'y a pas de rocher de Dromon et la végétation de la zone semi-aride de l'intérieur brésilien n'a pas la verte luxuriance que celle du val de Saint-Geniez. Par contre, la rude majesté de l'ensemble ne peut manquer d'inciter à la contemplation du cosmos en étroite symbiose avec la nature.



1



2



3

Le site de Canudos en 1999¹⁷

D'ailleurs le lyrisme d'Euclides da Cunha (voir plus haut), assez inattendu chez un scientifique de formation, y a trouvé une matière à sa mesure. L'une des nombreuses descriptions qu'il fait de Belo Monte en témoigne :

Cette colonie éphémère d'hommes des bois allait être transformée peu de temps après et devenir en peu de temps la Troie de torchis des *jagunços*¹⁸. C'était le lieu sacré; protégé par une ceinture de montagnes, l'action du maudit gouvernement ne l'atteindrait jamais. Sa topographie particulière la faisait apparaître aux yeux de ces simples paysans comme la première marche, immense et élevée, de l'escalier vers le paradis (*Hautes Terres*, p. 150).

Il serait hors de propos de décrire ici les autres manifestations du messianisme brésilien, mais les lieux mythiques et les expériences mystiques y sont nombreux. Nous ne citerons qu'un exemple pour rester en osmose avec le rocher de Dromon, la

¹⁷ 1 et 2 : la vallée du Vasa Barris et les collines environnantes (la partie en blanc représente le sable du lit du fleuve alors complètement à sec). 3 : Récupération archéologique du socle de la grande croix qui se trouvait entre les deux églises (voir dessin d'époque).

¹⁸ C'est-à-dire les partisans d'Antoine, le Conseiller, redoutables adversaires de l'armée brésilienne. Le mot provient des vieilles aventures africaines des Portugais et désigne au départ «les porteurs de lances». Dans le langage brésilien moderne «*jagunço*» signifie «homme de main».

folle histoire dite de Pedra Bonita, «la Pierre jolie», dans le Nordeste brésilien, qui défraya la chronique en 1820 et suscita une abondante littérature. (cf. Rego, 1938).

Il faut aussi se souvenir que le sertão est par excellence le lieu privilégié de l'imaginaire. La figure de proue de la très riche littérature qui en est issue en est sans aucun doute João Guimarães Rosa, dont l'œuvre maîtresse *Grande Sertão : Veredas*¹⁹ (1956), une sorte de western métaphysique, où l'on se questionne sur l'essence du bien et du mal, ou encore sur l'hypothèse de la troisième rive du fleuve...

Cela étant, il convient de s'interroger à présent quant au fond, tout aussi bien sur la non-histoire de Dardanus que sur la sanglante épopée d'Antoine, le Conseiller



¹⁹ Littéralement *Grandes garrigues : les Drailles*. La première version française est parue en 1991 sous le titre de *Diadorim* (rééd. 2017). Sur ce sujet, on pourra se reporter à l'ouvrage récent de Luiz Manuel Castro da Cunha, *La Révélation de l'imaginaire féminin dans l'œuvre de Guimarães Rosa*, Maceió, 2018, issu d'une thèse consultable à Grenoble, *Drailles féminines de «Grande Sertão : Veredas» de João Guimarães Rosa dans la traduction intersémiotique photographique de Maureen Bisillat*, Grenoble, 2014.

4. L'imaginaire grandiose des riches et des nantis

Il ne fait aucun doute que la contemplation du site, au centre duquel Gassendi a indiqué Théopolis, entre les deux pointes hiératiques du Dromon et du Dromonet, est propice à une méditation transcendante ou même à l'évocation d'un vaisseau cosmique prêt à partir pour l'Empyrée. Bon nombre des divagations ésotériques ont trouvé là une matière suggestive particulièrement attrayante (cf. sitographie). D'ailleurs, et dans le même ordre d'idées, l'image même de la Grande Chartreuse dauphinoise, en particulier dans les gravures anciennes, peut faire penser à ce genre de chose. Mais ce serait faire insulte, bien entendu, aux quelques chartreux qui y résident encore que de les imaginer dans cette disposition d'esprit.



Théopolis d'après la carte de M. Ricard (1843),
établie selon les indications de Gassendi

Hors de ces sentiers extravagants *stricto sensu*, les exégèses sérieuses qui se refusent à nier toute aspiration mystique²⁰ chez Dardanus penchent le plus souvent pour une expérience précaire, limitée dans le temps, du fait de l'âge supposé avancé dudit Dardanus, inspirée de l'érémisme, sans sa rudesse ascétique, et préfigurant par

²⁰ François Chatillon, entre autres, a bien montré que Dardanus était un néophyte à la foi ardente. Il aurait même emmené des saintes reliques dans sa retraite de Théopolis.

la vie contemplative ce que sera l'extraordinaire essor du monachisme pendant le Moyen Âge. Toutefois, comme nous l'avons dit, le monachisme, même flamboyant, n'est qu'un avatar de la Cité de Dieu, si l'on peut se permettre cet hindouisme, car on en reste au niveau individuel, ou dans une perspective élitiste, dans laquelle la sociologie joue un rôle plus important encore que les simples prédispositions intellectuelles.

Jean Barraol, qui a produit un travail minutieux et intelligent sur Théopolis, sans se priver de quelques coups de griffe un peu intempestifs à l'encontre d'Édouard Laplane, le meilleur exégète du Sisteronais, au XIX^e s., se prononce plutôt pour un grand château (sur le modèle d'Amaro) autour du rocher de Dromon, mais son austérité scientifique ne résiste pas au lyrisme et aux évocations de l'imaginaire :

... on est obligé d'en revenir à l'oppidum de Dromon, qui est un groupe de rochers énormes dont l'ensemble forme déjà un forteresse naturelle. Le plus haut, qui fait penser à un sphynx (sic) ou à une tête de bélier, suivant l'angle d'observation, domine toute le pays, et la vue s'y étend très loin au sud; les autres ressemblent à des tours déchiquetées... Au clair de lune, on dirait les ruines romantiques et désolées d'un château immense (Barraol, 1975, p. 49).

L'abbé François Chatillon, qui professe à l'endroit de Dardanus une louable affection, et qui lui a consacré une étude extrêmement fouillée, pense qu'il faut le placer à l'origine de la veine contemplative, promise à un vaste avenir. Toutefois, sur l'existence réelle d'une Théopolis, quelle qu'en soit la forme et l'extension, il termine par une ellipse et une épitaphe latine. Cette ellipse rejoint les interrogations sans réponse des uns et les divagations aventureuses des autres. Tout ceci nous confirme dans le fait qu'il faut s'en tenir au puissant domaine de l'imaginaire, le lieu de l'esprit dans toute sa noblesse.

Myriam Philibert, à qui l'on doit une recension contemporaine des principales sources et, entre autres, une étude très détaillée du texte basique de l'*Apocalypse* de Jean, hésite à conclure. Tentée un moment par les sirènes de la Cabale et de l'ésotérisme, notamment par la fascination des chiffres, elle termine par une série de questions, restées prudemment sans réponses (Philibert, 2007, pp. 206-210).

En fait, la formulation de Philippe Walter (cf. Cunha-L, 2018, *in fine*) commentant les «pulsions subjectives et assimilatrices» définies par Gilbert Durand, spécialiste mondialement reconnu des sciences de l'imaginaire (cf. Durand, 1984), semble bien pouvoir s'appliquer à ce qu'a pu être la démarche de Dardanus, néophyte ardent dans un nouvel imaginaire : «nous nous projetons subjectivement dans les figures, les récits objectifs, que nous recevons de l'extérieur pour les transformer à partir de nos fantasmes et pour leur donner un sens nouveau.»

C'est là, comme on le voit, que gît la tentation, de réunir les deux espèces en un même lieu, la retraite paisible et le salut, et donc d'effacer en quelque sorte le postulat redoutable de la mort, dont en fait personne ne sait rien, ou ne veut rien savoir. Le Christ a vaincu la mort, selon l'enseignement de l'Église, mais pour les humains, cela reste bien plus aléatoire et fascinant.

Nous rappellerons, pour nous rapprocher dans le temps de Dardanus, mais sans quitter la région, que, tout simplement dans la perspective chrétienne de la préparation à la mort et au salut de l'âme, Guillaume, comte de Provence, vainqueur des Sarrasins, au X^e s, reçoit l'habit de saint Dominique sur son lit de mort et que le seigneur de Bevens, lui aussi vainqueur de ces mêmes Sarrasins, à quelques lieues de

Pierre Écrite, va finir sa vie en odeur de sainteté, à Voghera, petite ville de la Plaine du Pô²¹. Avec plus ou moins d'emphase, les grands du monde se préparent au grand mystère...

Même s'il n'a rien fait, il faut donc admettre que Dardanus a cru.



²¹ N'oublions pas non plus Charles Quint, le plus grand monarque de son temps, finissant sa vie au monastère de Yuste.

5. Le paradis rêvé, et perdu, des pauvres et des déshérités

Au Brésil, Antônio Vicente Mendes Maciel, dit le Conseiller, n'a jamais été un illuminé évangéliste ou autre, encore moins un prophète ésotérique, sauf peut-être à la marge. Il est toujours resté dans la plus parfaite orthodoxie chrétienne et catholique, ayant d'excellents rapports avec le curé de Cumbe, la petite ville voisine²², lequel venait administrer les sacrements à Belo Monte. C'est l'Église qui l'a trahi en envoyant contre lui une mission pour le déclarer hérétique et favoriser de sordides manipulations politiques²³. Il s'inscrit dans la lignée de ce qui sera plus tard l'Évangile de la Libération, c'est-à-dire un retour aux sources du christianisme originel, ou supposé tel, conçu à travers la communauté biblique de Capharnaüm. On trouve là ce qui est sans doute la raison du succès fulgurant de l'entreprise auprès des populations déshéritées.

Il y a sur l'affaire de Canudos, une très abondante littérature, car le politique a vite pris le dessus par rapport à la question spirituelle. Imaginez que les va-nu-pieds de Canudos ont infligé trois défaites retentissantes à l'armée brésilienne avant d'être écrasés par une mobilisation quasi générale des forces militaires du pays, patronné par le Ministre de la Guerre en personne. Logique de guerre, féroce question d'honneur. La cité de dieu, qui donc en aurait encore parlé, dans ce combat de forcenés, où seule la barbarie régnait à tous niveaux et dans chacun des deux camps.



Canudos au moment de sa splendeur,
gravure d'époque

²² Aujourd'hui Euclides da Cunha, du nom du grand auteur brésilien cité dans cet article.

²³ Jorge Amado, un autre grand de la littérature brésilienne, a repris en partie cette thématique de l'espérance (brisée) des pauvres, dans son roman *Tocaia Grande* [*La Grande Embuscade*] (1984), où il décrit une communauté libre établie en pleine nature, et ce dans une perspective résolument libertaire.

Comme on le sait, les jésuites avaient déjà créé, dans leurs fameuses missions, dites du Paraguay²⁴ une théocratie socialisante, qui déplut foncièrement à l'Église et aux deux monarchies ibériques, enfin réconciliées sur ce point²⁵. On retrouve bien un peu de tout cela dans l'aventure politique de Canudos, et c'est même ce qui explique la violence de la répression.

Il n'est pas vain que le romancier péruvien Vargas Llosa, dans le somptueux roman qu'il a écrit sur Canudos, *La Guerre de la Fin du Monde* (cf. Emery, 1991), ait mis en scène un anarchiste britannique, fasciné par l'expérience de ces gens... qui font la Révolution dans le Christ. Certes, ce dernier sera déçu, mais plus encore pour d'autres raisons qui tiennent à l'intrigue du roman. De toute façon, les observateurs, dont fait partie le susdit anarchiste, arriveront trop tard, en pleine bataille, et n'assisteront qu'à la destruction finale de Belo Monte.

À ce propos, on a attribué à Antoine, le Conseiller, à partir de documents retrouvés dans les ruines de Belo Monte, un certain nombre de prophéties, d'allure apocalyptique ou ésotérique, qui toutefois n'ont jamais été dûment authentifiées. L'une d'entre elles cependant, brillamment reprise dans un film de Glauber Rocha, cinéaste brésilien de l'époque du «nouveau cinéma» (1950-1960), est de caractère délibérément révolutionnaire :

En 1896, on verra des troupeaux, mille, courir de la plage au sertão; alors le sertão se changera en plage et la plage en sertão (Cunha E, 1947, p. 121).²⁶

Faisons au passage une remarque incidente. On a accusé les gueux de Canudos et leur chef Antoine, le Conseiller, d'être monarchistes. C'est l'argument essentiel qui a justifié qu'on les extermine. S'il y a une nostalgie de l'Empire déchu chez les gens de Belo Monte, ceci n'a de sens, pour être honnête, que dans une perspective chrétienne et patriarcale, où le souverain incarne le père de la communauté, le bon pasteur. Le monarchisme d'Antoine le Conseiller n'a jamais été prouvé ailleurs que dans les caricatures républicaines. Le refus de la nouvelle monnaie brésilienne de l'époque, par exemple, et comme évoqué indirectement plus haut, s'explique aussi par le précepte chrétien originel de la pauvreté absolue, ce que l'Église, à quelques exceptions paradigmatiques près, a bien souvent oublié.

En fait, l'expérience mystique d'Antoine, le Conseiller, s'est transformée inéluctablement en lutte des classes. Maciel, lui-même, est toujours resté très orthodoxe et l'Inquisition n'aurait pas pu le faire condamner aussi facilement que Henequim. Toutefois, l'Église l'a tout simplement trahi, comme l'ont fait certains notables locaux, pour des raisons de stratégie politique. Euclides da Cunha, reprenant les termes de la mission évangélique envoyée à Canudos, fait d'ailleurs dire à son représentant, censé s'adresser au Conseiller, la chose suivante :

²⁴ Mais dont les vestiges les mieux conservés sont en Argentine et au Brésil (cf. Emery, 1992).

²⁵ Voir par exemple le très beau film de Roland Joffé, *Mission* (1986), tiré d'un roman de Robert Bolt.

²⁶ Même si ce texte doit être entendu dans le vocabulaire de la région, où «plage» (port. *praia*) signifie la zone de l'«agreste», à mi-chemin entre la zone côtière et la zone semi-désertique, et non la plage au sens propre, la portée révolutionnaire reste intacte : la terre sera à ceux qui la travaillent et partout ils accéderont au bénéfice de leur travail. L'image de l'envahissement des troupeaux peut être aussi celle de la Révolution...

Monsieur, si vous êtes catholique, vous devez vous souvenir que l'Église condamne les révoltes, et en acceptant toute forme de gouvernement, elle enseigne que les autorités constituées dirigent le peuple au nom de Dieu (Cunha-E, 1993, p. 172).

À Canudos, Belo Monte, le mythe du Paradis espéré, ou entrevu, va se transfigurer en combat sans merci pour la plus élémentaire justice. Antoine, le Conseiller, et ses partisans sont morts pour leur foi... et pour la reconnaissance de leur dignité humaine.



Portrait d'Antoine Maciel,
gravure d'époque



Conclusion

Le paradis promis à la classe ouvrière a toujours fait rêver les pauvres et les mal aimés des sociétés humaines ; à l'autre bout de la hiérarchie sociale, une forme occidentale de nirvana, pour couronner dans l'éternité une vie déjà heureuse, a également fait rêver les riches et les nantis, lesquels ne pouvaient imaginer de se retrouver tout nus et condamnés à l'heure du Jugement dernier. On ne sait pas si un jour Dardanus et sa digne épouse ont pu s'asseoir à la droite de Dieu, comme le veut la tradition chrétienne concernant les élus et bienheureux, mais dans la mentalité populaire brésilienne il est certain qu'Antoine Vincent Maciel, dit le Conseiller, a été conduit tout droit au Ciel par les anges du Seigneur²⁷.

Au demeurant, les déshérités du Nordeste brésilien ne voulaient jamais qu'un peu de bonheur à vivre. Pouvaient-ils l'avoir dans le Christ ? La question reste ouverte, d'autant qu'entre le Christ et eux il y avait les «*fazendeiros*», les propriétaires terriens, qui eux avaient absolument besoin de main d'œuvre, et de main œuvre servile, à jamais à leur botte. Les patriciens romains, saisis par le christianisme, aussi croyants qu'ils fussent dans les dogmes de l'Église, aspiraient à être encore plus près de leur (nouveau) dieu, et pas seulement dans une espérance lointaine et hypothétique, située après la mort physique.

Villedieu, la Romaine, Beaumont des Garrigues, une stupéfiante illusion, qui a fait tout autant et fantasmer et pleurer. Au loin, il y a même peut-être encore Machu Picchu, la cité mystérieuse des Incas, que les conquérants espagnols ne découvrirent jamais : était-elle un nid de résistance ultime des autochtones ou un merveilleux sanctuaire voué au Soleil, et si proche de lui ?



²⁷ Le thème a été repris par Vargas Llosa, à propos du principal chef des «*jagunços*» que l'Armée brésilienne voulait absolument capturer et exécuter, et qui a mystérieusement disparu : «Des archanges l'ont emmené au ciel, dit [la petite vieille], en faisant claquer sa langue. Je les ai vus.» [Llosa, 1983, p. 558 (dernière phrase du texte)].

BIBLIOGRAPHIE

BERARD, Géraldine. *Carte Archéologique de la Gaule. Les Alpes-de-Haute-Provence 04. Notice de Saint-Geniez* par Nicole Michel d'Annoville, Paris, Académie de Inscriptions et Belles Lettres, 1997.

BOUCHE, Honoré, *Chorographie ou description de la Provence, et l'histoire chronologique du mesme pays*, Aix-en-Provence, Charles David, 1664.

CHATILLON, François, *Dardanus et Theopolis (409-417)*, Gap, Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes, 1943.

CLEBERT, Jean-Paul. - *Provence antique tome 3. Au temps des premiers chrétiens. Chapitre 6. La vie monastique : la cité de Dieu*, Paris, Robert Laffont, 1992.

CUNHA-E, Euclides da, *Os Sertões* [1902], Lisboa, Livros do Brasil, s.d.

—————, *Les Terres de Canudos* (v.f.), trad. de Sereth Neu, Rio de Janeiro, Edições Caravela, 1943.

—————, *Hautes Terres (La guerre de Canudos)* (v.f.), trad. de Jorge Coli et Antoine Seel, Paris, Métailié, 1993.

CUNHA-L, Luiz Manoel Castro da, *La Révélation de l'imaginaire féminin dans l'œuvre de Guimarães Rosa*, édition bilingue, Maceió, 2018.

DHEILLY, Joseph, *Dictionnaire biblique*, Tournai, Desclée, 1964.

DURAND, Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod / Bordas, 1984.

EMERY, Bernard, «Un Péruvien dans le sertão : itinéraire comparé de Mario Vargas Llosa et d'Euclides da Cunha dans le labyrinthe de Canudos», in *Sertão, réalité, mythe, fiction*, Rennes, 1991.

—————, «Voyage dans la Colonie de Dieu», *Arquivos*, Centre culturel portugais, Paris, 1992.

—————, *Histoire du Futur, du R.P. Antoine Vieyra S.J.*, traduction, introduction et notes, Grenoble, ELLUG, 2015.

—————, *Les Moines pétrifiés ou la légende des Sarrasins dans le Sisteronais*, Grenoble, UGA Éditions, 2020.

FREIRE NUNES, Irene et alii, *Récits mythiques du Moyen Âge portugais*, Grenoble, ELLUG, 2008.

GARCIN, Etienne, *Dictionnaire historique et topographique de la Provence ancienne et moderne*, [1835], Nyons, Chantemerle, 2 tomes, 1972.

LAPLANE, Edouard de, *Histoire de Sisteron tirée de ses archives, tome I* [1843], réédition, Nîmes, Lacour-Ollé, 2008.

LEEUW, Marc de, *Histoire de Saint-Geniez de Dromon. Le cas Theopolis*, Sigoyer, Marc De Leeuw, 2000.

LEVINE, Robert. M., [*Vale of Tears : Revisiting the Canudos Massacre...*], (v. brés.), *O Sertão prometido...*, trad. Monica Dantas, São Paulo, USP, 1995.

—————, «Canudos revisité, ou «la Jérusalem aux huttes de terre», (v.f.), trad. de Florence Rabatel, in *Canudos, Cent ans après*, Grenoble, Crelit/Stendhal, 2000.

MARROU, Henri-Irénée, «Un lieu-dit Cité de Dieu», in *Augustinus Magister I*, Paris, Bibliothèque augustinienne, 1954.

MILLIN, Aubin-Louis, *Atlas pour servir au Voyage dans les départements du Midi de la France*, Paris, Imprimerie impériale, 1807.

MOULIN, R., «Recherches archéologiques dans la région de Saint-Geniez-de Dromon», *Annales de Haute Provence*, Digne, 1971.

NUCHO-TROPLENT, Philippe, *La Vallée du Vançon : ce pays silencieux qui bruisse*, Paris, L'Harmattan, 2016.

PHILIBERT, Myriam, *Théopolis, La Cité de Dieu*, éd. Arqa, 2007.

[Procès inquisitorial de Pedro de Rates Henequim], *Processo de Pedro de Rates Henequim no tribunal do Santo Ofício de Lisboa (1741-44) (Torre do Tombo)*, apud CARVALHO, Sérgio Luís de, *Ouro Preto*, Lisboa, Clube do Autor, 2016.

SHINODA, Chiwaki, et alii, *Mythologie maritime – dieux et monstres*, (version bilingue japonais / français), Nagoya, Nanzan University, 2004.

TARADE, Guy et BARANI, Jean-Marie, *Les sites magiques de Provence : lieux secrets des templiers, francs-maçons, mages et alchimistes*, Paris, Robert Laffont, 1990.

VARGAS LLOSA, Mario, [*La Guerra del fin del mundo*][1981], *La Guerre de la fin du monde*, (v.f.), trad. de Albert Bensoussan, Paris, Gallimard, 1983.

VILLENEUVE, Christophe de, *Fragment d'un voyage dans les Basses-Alpes par le comte de Villeneuve*, Marseille, Imprimerie de Joseph-François Achard, 1819.

SITOGRAPHIE

Sites google com > dromontheopolis> les.personnages-de-theopolis

Regardsdupilat.free.fr>theopolis

Feeric-lieuxmagiques. Com

Messagesdelanature.ek.la

ANNEXE

Traduction complète du texte latin de Pierre Écrite.

Nous avons retranscrit la traduction «classique» due à Édouard Laplane (1843) :

Claudius Postumus Dardanus, homme illustre, revêtu de la dignité de patrice, ex-consulaire de la province viennoise, ex-maître des requêtes, ex-questeur, ex-prêteur des Gaules, et Nævia Galia, noble et illustre dame, son épouse, ayant fait tailler les flancs de la montagne de chaque côté, ont donné des routes praticables au lieu nommé Théopolis, lieu qu'ils ont fortifié par des murs et des portes. Ce travail a été exécuté dans leur propriété particulière, mais ils ont voulu néanmoins qu'il serve à la protection de tous ; il a été fait encore avec l'aide de Claudius Lepidus, homme illustre, compagnon et frère du susmentionné, ex-consulaire de la province romaine, ex-secrétaire de la province de l'Empire, ex-intendant des affaires privées. Afin que leur sollicitude pour le salut de tous et un témoignage de la reconnaissance publique puissent être montrés par cette inscription.



Calque du texte de Pierre Écrite



